



HAL
open science

**”Les établissements de moniales cisterciennes en
Comminges, Gascogne et Pays de Foix : un état de la
question”**,

Christophe Balagna

► **To cite this version:**

Christophe Balagna. ”Les établissements de moniales cisterciennes en Comminges, Gascogne et Pays de Foix : un état de la question”,. Moniales cisterciennes de Méditerranée occidentale (XIIe-XVIe siècle). Histoire, histoire de l’art, archéologie, mise en perspective, Editions Guilhem, p. 145-187, 2017, 979-10-93817-01-9. hal-02336825

HAL Id: hal-02336825

<https://hal.science/hal-02336825>

Submitted on 29 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Les établissements de moniales cisterciennes en
Comminges, Gascogne et Pays de Foix : un état de la
question ”, dans Moniales cisterciennes de Méditerranée
occidentale (XIIe-XVIe siècle). Histoire, histoire de
l’art, archéologie, mise en perspective,
Christophe Balagna**

► **To cite this version:**

Christophe Balagna. Les établissements de moniales cisterciennes en Comminges, Gascogne et Pays de Foix : un état de la question ”, dans Moniales cisterciennes de Méditerranée occidentale (XIIe-XVIe siècle). Histoire, histoire de l’art, archéologie, mise en perspective,. Moniales cisterciennes de Méditerranée occidentale (XIIe-XVIe siècle). Histoire, histoire de l’art, archéologie, mise en perspective,, Editions Guilhem, pp. 145-187., 2017, 979-10-93817-01-9. hal-02336825

HAL Id: hal-02336825

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02336825>

Submitted on 29 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES ÉTABLISSEMENTS DE MONIALES CISTERCIENNES EN COMMINGES, GASCOGNE ET PAYS DE FOIX :

UN ÉTAT DE LA QUESTION

Christophe BALAGNA

INTRODUCTION :

Le 21^e colloque de Fanjeaux, au début de l'été 1985, a été consacré aux cisterciens en Languedoc à l'époque gothique et principalement aux XIII^e et XIV^e siècles¹. Il s'agissait, pour tous ceux qui s'intéressent à la présence des moines blancs dans cette partie de la France, d'un événement fondateur dont la publication des actes s'est révélée très rapidement indispensable pour toute étude sur le monde cistercien. Même si le volume est, comme de tradition, largement tourné vers l'histoire religieuse, l'histoire de l'art et ses différentes composantes n'ont pas été oubliées puisque la dernière occurrence de l'ouvrage est dédiée à un long développement sur l'art cistercien dans le Midi toulousain².

D'emblée, l'introduction au volume nous mettait au cœur des paradoxes d'une histoire cistercienne méridionale : peu de documents concernant la vie intellectuelle et spirituelle des religieux, peu de sources directes relatives à leurs luttes politiques, leurs combats théologiques, notamment au cours de la Croisade contre les Albigeois, rien, ou presque, sur la construction des monuments, leur décoration, leur embellissement au cours des siècles, alors même que les cisterciens ont été particulièrement bien implantés dans la région : 29 abbayes d'hommes, dont 24 ont été fondées entre 1135 et 1160, 22 de femmes, dont douze furent fondées entre les XIII^e et XV^e siècles³. A ce propos, le colloque est vite apparu comme très préoccupé par la question des femmes dans l'Ordre de Cîteaux et, fort justement, M.-H. Vicaire a appelé le XIII^e siècle cistercien, le siècle des moniales⁴.

C'est ainsi que deux études ont rappelé la place prépondérante des moniales dans l'ordre cistercien mais principalement dans l'espace méditerranéen, en Bas-Languedoc et dans la vallée du Rhône⁵. La troisième, dans laquelle apparaissent des mentions de monuments ou plutôt d'établissements qui touchent à notre aire géographique, est plutôt tournée vers la question des convers et des converses dans les abbayes féminines⁶.

¹ *Les Cisterciens de Languedoc (XIII^e-XIV^e s.)*, Cahiers de Fanjeaux, t. 21, Toulouse, 1986.

² BIGET J.-L., PRADALIER H. et PRADALIER-SCHLUMBERGER M., « L'art cistercien dans le Midi toulousain », 1986, p. 313-370.

³ VICAIRE M.-H., « Introduction », *ibid.*, p. 7-11.

⁴ *Ibid.*, p. 10. L'auteur rappelle que c'est en 1213 que le chapitre général de l'Ordre mentionne l'existence des moniales.

⁵ AURELL I CARDONA M., « Les Cisterciennes et leurs protecteurs en Provence rhodanienne », *ibid.*, p. 235-267 et CARBONELL-LAMOTHE Y., « L'abbaye du Vignogoul », p. 269-281.

⁶ MOURET D. et DE LA CROIX BOUTON J., « Convers et converses des moniales cisterciennes aux XIII^e et XIV^e siècles », *ibid.*, p. 283-310.

Trente ans après, revenons, dans le cadre de cette courte étude, sur les établissements de religieuses cisterciennes situés autour de Toulouse et de Foix, ainsi qu'en Comminges et en Gascogne, et sur les traces monumentales qui sont encore visibles. Pour ce faire, utilisons à nouveau le 21^e colloque de Fanjeaux et notamment l'article de Bruno Wildhaber qui recense les établissements cisterciens de Languedoc au Moyen Âge⁷. Le catalogue établi par l'auteur est un bon début pour partir à la recherche de nos établissements féminins, même s'il n'est pas suffisant. Pour la région toulousaine, et plus précisément le département actuel de la Haute-Garonne, deux lieux sont concernés, l'ancienne abbaye de Fabas, à l'origine *Lumen Dei*, ou Lume-Dieu, et l'abbaye de l'Oraison-Dieu, près de Muret. En ce qui concerne ces deux maisons, on utilisera aussi les actes, au contenu très inégal, des 4^e Rencontres Cisterciennes en Comminges qui, en juillet 2001, se sont penchées sur les moniales cisterciennes⁸.

Le département actuel de l'Ariège était mieux pourvu en abbayes féminines puisque quatre établissements peuvent être recensés : Beaulieu, à Mirepoix, Marenx, près du Carla-Bayle, l'ancienne abbaye des Salenques, aux Bordes-sur-Arize et Valnègre, à Saverdun. La Gascogne toulousaine est également concernée par un édifice aux vestiges très intéressants, l'ancienne abbaye cistercienne de Goujon, à Auradé, près de l'Isle-Jourdain, dans le Gers⁹.

Si l'on se base sur l'inventaire de Bruno Wildhaber, on remarque d'emblée une forte présence de communautés féminines en Comminges et région fuxéenne alors que, par exemple, la proche Bigorre et surtout la Gascogne centrale, riche d'abbayes d'hommes aux magnifiques vestiges architecturaux¹⁰, semblent en être dépourvues¹¹. Sur les 19 monastères cisterciens féminins recensés à l'ouest du Rhône¹², six sont donc situés entre la région toulousaine et les Pyrénées ariégeoises¹³. Cela fait un tiers du total, ce qui n'est pas négligeable. On note également que les autres abbayes de femmes sont dispersées dans une grande partie du territoire situé entre la Garonne et le Rhône : une seule en Aveyron, dans le Lot, en Lozère, dans le Tarn, le Tarn-et-Garonne et le Vaucluse actuels ; deux dans le Gard et l'Hérault, trois dans l'Aude. Les fondations « toulousaines, gersoises et ariégeoises », si l'on

⁷ WILDHABER B., « Catalogue des établissements cisterciens de Languedoc aux XIII^e et XIV^e siècles », *ibid.*, p. 21-44.

⁸ *Les Moniales cisterciennes du Comminges*, Actes des 4^e Rencontres Cisterciennes en Comminges, juillet 2001, Association Savès-Patrimoine, Rieumes, 2002.

⁹ Curieusement, B. WILDHABER ne mentionne pas cette abbaye féminine.

¹⁰ BALAGNA C., *L'architecture gothique religieuse en Gascogne centrale*, thèse de doctorat Nouveau Régime, Université de Toulouse-Jean Jaurès, 2000.

¹¹ En effet, la liste dressée par B. WILDHABER n'est pas exhaustive car il faut mentionner l'ancienne abbaye cistercienne de Goujon dont nous parlerons plus loin. Il semble que des cisterciennes aient été également présentes à Lectoure, en ville basse. Il s'agit de l'abbaye Sainte-Marguerite de Fontélie ou de Saint-Orens qui n'apparaît dans les textes qu'en 1313. Elle a pu être fondée par l'abbaye de Goujon. La communauté aurait disparu après la mise à sac de la ville en 1473. Il n'en reste rien. Enfin, il y eut également des cisterciennes à Lombez, mais seulement à partir de 1640. Là encore, il ne reste aucun élément monumental lié à l'existence de cet établissement monastique. LOUBÈS G., *Le Gers monastique, abbayes et prieurés*, Auch, 1990, fait justement le point sur la forte concentration de communautés cisterciennes masculines et féminines en Gascogne centrale. Signalons qu'il mentionne l'abbaye cistercienne de Boulaur, située entre Gimont et Saramon, mais on n'y trouve des cisterciennes que depuis 1949. Voir BALAGNA C., *Le monastère de Boulaur (Gers)*, mémoire de maîtrise, Université de Toulouse-Jean Jaurès, 1992. Si l'on excepte Boulaur, trois abbayes de moniales cisterciennes existaient donc en Gascogne centrale, dont deux furent fondées au Moyen Âge. Il faut donc les rajouter aux chiffres mentionnés plus haut.

¹² Ils sont 21, si l'on rajoute Goujon et Lectoure. Je ne compte pas Lombez, trop tardif.

¹³ Il faut désormais en compter sept, avec Goujon.

prend en compte le vocabulaire lié aux découpages administratifs contemporains, témoignent donc d'une concentration des fondations tout à fait exceptionnelle.

Essayons, à travers une mise à jour de nos connaissances actuelles sur chacune de ces fondations et sur les vestiges médiévaux qui sont encore décelables, de faire émerger quelques points forts sur ces fondations cisterciennes féminines.

L'ANCIENNE ABBAYE DE FABAS :

Commençons avec l'une des deux abbayes commingeoises, celle qui est la mieux connue, la seule à pouvoir livrer des vestiges d'architecture et de sculpture encore captivants. L'ancienne abbaye de Fabas, du nom de la commune du même nom, s'appelait à l'origine *Lumen Dei* ou Lume-Dieu, également Lum-Dieu¹⁴. Tous les documents aujourd'hui conservés s'accordent à placer la fondation de l'abbaye avant 1150. Dom Estiennot, qui semble avoir consulté le cartulaire de l'abbaye, évoque une fondation avant 1145¹⁵. Ce serait l'une des 18 filles de l'abbaye de Tart, en Bourgogne, la première abbaye cistercienne de moniales, fondée en 1132¹⁶.

La disparition du cartulaire de l'abbaye de Fabas ne nous permet pas d'être plus précis en ce qui concerne la date de fondation : la *Gallia Christiana* parle d'une naissance avant le milieu du XII^e siècle¹⁷, dom Brugèles¹⁸ évoque une création sous les auspices de l'archevêque d'Auch, Guillaume II d'Endoufielle de Montaut (1126-1170), de l'évêque de Comminges Roger de Nuro ou de Noé (1123-1153) et du comte de Comminges¹⁹. Les fondateurs ne seraient pas les comtes de Comminges mais des membres de l'aristocratie commingeoise, les sires de Pomès, appartenant à l'illustre famille de Benqué²⁰. L'abbé de Belleperche semble avoir présidé à cette fondation, ce qui témoigne d'une protection établie par l'abbaye

¹⁴ La bibliographie sur l'abbaye est importante, mais surtout ancienne. Aux Archives Départementales de la Haute-Garonne (désormais ADHG), une série de documents est conservée sous les cotes 201H et 1DO-1, f^o 7-30. Le fonds 201H contient essentiellement des titres relatifs aux possessions de l'abbaye (XIV^e-XVIII^e siècles) ainsi que des bulles de provision pour les abbesses (XVI^e-XVIII^e siècles), des professions (XVI^e-XVIII^e siècles) et des vêtures (XVIII^e siècle). Le plus ancien document date de 1301, le plus récent de 1785.

Parmi les sources imprimées, il faut citer la *Gallia Christiana*, t. I, col. 1119-1122, ESTIENNOT dom, BnF, lat. 12752, p. 157 et 158, DEVIC dom C. et VAISSÈTE dom J., *Histoire générale de Languedoc*, Paris, 1730 (1^{ère} éd.), t. IV, p. 643-645, mais aussi DE BRUGÈLES dom L.-Cl., *Chroniques ecclésiastiques du diocèse d'Auch*, Toulouse, 1746, p. 118-119, COTTINEAU dom L.-H., *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés*, Mâcon, 1935, col. 1097 ; le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastique*, t. XVI, p. 301-305 ; VAN DER MEER F., *Atlas de l'ordre cistercien*, Bruxelles-Paris, 1965, p. 279. Puis, dans la bibliographie proprement dite, FONS V., « L'abbaye royale de Fabas », *Revue de Toulouse*, 1866, p. 374-375 ; DE LA HITTE O., « L'abbaye de Lum-Dieu (Lumen dei) de Fabas au diocèse de Comminges », *Revue de Gascogne*, 1881, p. 400-423 ; DECAP J., « L'abbaye de Fabas, ancien diocèse de Comminges, au XVIII^e siècle », *Revue de Gascogne*, 1900, p. 302-309 ; abbé SOL, « La Lumière-Dieu », *Revue de Comminges*, 1941, p. 65-87, 159-183 ; 1942, p. 49-64, 97-115, 159-183, 216-242 ; 1943, p. 38-66, 118-153. En dernier lieu, on consultera *Les Moniales cisterciennes du Comminges*, 2002.

¹⁵ ESTIENNOT Dom, p. 157.

¹⁶ BLONDEL M., *Un monastère cistercien à Dijon : les Dames de Tart*, Dijon, 1998.

¹⁷ *Gallia Christiana*, t. I, col. 1119.

¹⁸ DE BRUGÈLES Dom L.-Cl., 1746, p. 118.

¹⁹ Il pourrait s'agir de Bernard VII (1130-1150).

²⁰ ESTIENNOT Dom, p. 157.

masculine de Tarn-et-Garonne, peut-être entre 1143 et 1145²¹. Une certaine Guillemette en fut la première abbesse en 1145. De plus, il semble que l'abbaye ait essaimé assez rapidement puisqu'une communauté se serait implantée en Navarre, à Tulebras, en 1147²². On peut donc envisager que la fondation a eu lieu en 1145 ou légèrement avant.

Dans la 2^e moitié du XII^e siècle et la première moitié du XIII^e siècle, l'abbaye bénéficia de nombreuses donations faites notamment par la famille de Benqué, les comtes de Comminges, d'autres seigneurs locaux²³. Peut-être ces donations sont-elles à l'origine de l'achèvement des bâtiments de l'abbaye et plus précisément du plus important d'entre eux, l'église ? En effet, l'archevêque d'Auch Amanieu I^{er} d'Armagnac (1226-1242) consacra l'église abbatiale le 8 juin 1231, assisté de l'évêque de Comminges. Il s'agit de l'une des rares mentions de l'église abbatiale à présenter une date sur laquelle on peut raisonnablement s'appuyer pour construire, comme nous le verrons plus loin, une chronologie des vestiges conservés.

Nous ne savons ensuite que peu de choses sur l'abbaye ! Il semble qu'elle se soit fort développée au cours du Moyen Âge, comme l'attestent ses nombreuses filles : en effet, en plus de l'abbaye navarraise de Tulebras, mentionnée plus haut, elle fonda, vers 1164, l'abbaye de Goujon, dans le Gers, et vers 1165, l'abbaye de l'Oraison-Dieu, près de Muret, puis, au XIV^e siècle, Saint-Sigismond, près d'Orthez, et l'abbaye des Salenques, aux Bordes-sur-Arize, en Ariège.

Que dire de l'évolution monumentale de l'abbaye au cours du Moyen Âge ? C'est malheureusement très difficile, sans doute à cause des conditions historiques dramatiques auxquelles la communauté dut faire face. De nombreuses sources évoquent par exemple les conséquences du conflit entre la Maison de Foix-Béarn et la Maison d'Armagnac au XIV^e siècle²⁴. Des dommages auraient peut-être été causés à l'abbaye mais il est impossible de les évaluer. On peut aussi imaginer que la guerre de Cent Ans et son cortège de calamités, notamment les raids des Routiers et des grandes Compagnies, ont aussi eu un impact sur les bâtiments monastiques, comme cela a été le cas ailleurs.

Le 7 octobre 1554, l'évêque Jean de Bertrand se rend à Lum-Dieu pour y consacrer cinq autels, l'un, dédié à la Vierge, placé dans le sanctuaire, un autre du côté droit de l'église, un troisième situé hors de l'église et placé à l'est, peut-être dans le cloître²⁵ ? Il est malheureusement impossible de les localiser avec précision. La consécration de ces autels est-elle une conséquence d'une reconstruction de l'abbatiale due à la guerre de Cent Ans ? Difficile à préciser... A la fin du XVI^e siècle, l'abbaye semble avoir souffert des guerres de Religion. Plusieurs textes évoquent la destruction des reliques, des chartes et la ruine des

²¹ Il est intéressant de noter que l'abbaye de Bonnefont, fondée vers 1136-1137 et située seulement à trente kilomètres au sud de Fabas, n'a entretenu aucun lien avec cette dernière, notamment au moment de sa naissance. Peut-être a-t-on voulu dès l'origine protéger la nouvelle communauté de Lum-Dieu de la proximité de la puissante abbaye masculine de Bonnefont...

²² Il s'agit de l'abbaye *Santa Maria de la Caridad* de Tulebras, située au sud de Tudela, aux confins de la Navarre et de l'Aragon. Il s'agirait de la première fondation cistercienne en Espagne.

²³ *Idem*, p. 85 et suivantes.

²⁴ A ce propos, lire la mise au point de l'abbé SOL, 1941 et 1942.

²⁵ *Idem*, p. 166.

bâtiments²⁶, peut-être en 1598, ce qui paraît néanmoins assez tardif. Quoi qu'il en soit, des réparations sont faites à l'abbaye au cours du XVII^e siècle et au début du siècle suivant, semble-t-il dans le goût du temps.

Dès la fin du XIX^e siècle, érudits locaux et historiens commingeois commencent à s'intéresser à l'ancienne abbaye de Fabas. Dans un article de la *Revue de Gascogne*, paru en 1881, Odet de Lahitte évoque l'existence d'un manuscrit de 152 pages, découvert par hasard chez un marchand de vieux papiers, véritable registre de la vie quotidienne de la communauté de Fabas entre 1686 et 1784²⁷. Qu'en retenir en ce qui nous concerne ? On y dit que l'église abbatiale est précédée d'un porche²⁸, on y donne la liste des moniales depuis 1220 et l'on y trouve d'ailleurs les noms de la noblesse régionale. Il faudra tout de même attendre quelques années avant que ce document précieux ne soit plus précisément étudié²⁹.

Il faudra attendre la deuxième guerre mondiale pour qu'une véritable étude monographique soit publiée en livraisons successives dans la *Revue de Comminges* entre 1941 et 1943 par l'abbé Sol³⁰. Il s'agit de l'étude la plus fouillée et la plus rigoureuse de toutes celles qui ont été réalisées jusqu'alors sur Lum-Dieu. L'auteur a notamment étudié plus précisément le document mentionné par Odet de la Hitte et il s'est intéressé aussi à l'abbaye à la fin du XVIII^e siècle, moment charnière dans l'histoire de la communauté des moniales cisterciennes.

Justement, à la Révolution, on donne quelques renseignements, encore succincts, sur les bâtiments. On parle d'une église et d'une sacristie en briques, d'un clocher et d'un cloître³¹. Bien entendu, la localisation de ces constructions, leur plan, leur élévation, leurs spécificités décoratives sont laissés dans l'ombre. Ces édifices sont à nouveau cités dans le procès-verbal de visite des 19 et 20 février 1790 qui correspond à l'inventaire des biens de l'abbaye réalisé par les édiles de Fabas. Ce dénombrement, qui a duré deux jours, nous permet d'en savoir un peu plus sur la composition de l'abbaye et la population qui l'occupe³². Il dresse la liste des différents bâtiments qui semblent, comme de coutume, établis autour d'un cloître. Il n'est pas toujours possible néanmoins de localiser avec précision les lieux visités par la commission. Cependant, nous pouvons tout de même préciser l'emplacement de certains d'entre eux : au sud du cloître, se trouve la cuisine, accolée au réfectoire qui accueille une chaire pour la lecture. En continuant, on débouche dans les greniers « à plein pied », correspondant sans doute aux lieux de stockage habituels. A l'étage, se trouve « l'appartement des dames religieuses ». S'agit-il de l'ancien dortoir médiéval réaménagé comme souvent à l'époque classique ? Si c'est le cas, il n'est pas installé, comme il est de tradition, au-dessus de l'aile orientale du cloître qui accueille en général, au rez-de-chaussée, la sacristie et la salle capitulaire, entre autres. Ou alors, cet étage a été aménagé au cours des siècles en cellules

²⁶ *Ibid.*, p. 178.

²⁷ DE LA HITTE O., 1881, p. 400-423.

²⁸ *Idem*, p. 402.

²⁹ Abbé SOL, 1941, p. 65-87, 159-183 ; 1942, p. 49-64, 97-115, 159-183, 216-242 ; 1943, p. 38-66, 118-153.

³⁰ Abbé SOL, 1941, 1942 et 1943.

³¹ ADHG, série Q, registre 845.

³² Cet inventaire est conservé à Fabas, dans les archives communales. Il en existe une copie aux ADHG, cote 1DO-1, f° 7-30. Il semble qu'il soit incomplet. Il est intégralement retranscrit dans abbé SOL, 1943, p. 118-153.

individuelles en dehors de l'ancien dortoir. Néanmoins, comme on signale l'existence de vingt-cinq chambres, il est possible qu'il s'agisse d'une transformation du dortoir primitif. A l'extrémité de « l'appartement », se trouve un corridor auquel on accède par un vestibule ouvrant sur une cage d'escalier qui donne sur le chœur de nuit des moniales, dénommé « chœur d'en haut ». Une cour paraît précéder l'église, à l'ouest, accompagnée par « l'hospice ». Il s'agit sans doute d'un édifice consacré à l'accueil des visiteurs, en dehors de la clôture. Il est sur deux niveaux³³.

Surtout, il n'est quasiment jamais question des bâtiments religieux. On ne trouve que quelques lignes sur l'église, la sacristie et le clocher « bâtis sur murs de briques³⁴ ». La visite, qui se conclut le 20 février, fait état de 11 religieuses, 3 converses, 6 filles de service, 1 aumônier, 1 domestique et quelques autres personnes vivant dans l'abbaye. Les biens furent vendus en 1791 et 1792. Les moniales abandonnèrent l'abbaye en 1793. La destruction des bâtiments se fit très rapidement puisque le plan cadastral de 1823 ne laisse plus rien apparaître sur le site.

QUELS SONT LES VESTIGES CONNUS ?

Le premier à véritablement s'intéresser aux oeuvres encore conservées est l'abbé Sol³⁵. Dans sa monographie très complète, il indique un certain nombre de découvertes. Il signale l'existence, sur le site de l'abbaye, d'« une grosse maison rurale, située en lisière de la forêt de Fabas, que les gens du pays appellent le Couvent ». Plus loin, il évoque « le long du ruisseau d'Aguères, quelques murs anciens dans une ferme. Dans une bâtisse récente, haute et longue, à la fois étable et grenier à foin, on voyait de nombreux fragments de pierres taillées, de forme et de destinations diverses, colonnes, fragments de corniche, de nervures, d'arcs, de socles, ainsi que des départs de murs, de bases et de socles et des clefs de voûtes, enfin un petit bénitier et une stèle funéraire faisant référence à l'abbesse *Rubea* ou Rouge, fille des comtes de Comminges³⁶ ».

De manière plus précise, il indique l'existence de deux murs de briques qui se coupent en angle droit en direction de l'est³⁷. Dans l'angle intérieur des deux murs, une base double, en pierre dure³⁸, est composée d'un socle rectangulaire en forme de L aux deux parties identiques accueillant deux bases moulurées d'un large tore surmonté d'une scotie. Au-dessus des deux angles saillants et de l'angle rentrant du socle, on voit trois motifs végétaux utilisés en guise de griffes³⁹. Cette base double semble avoir accueilli des colonnes jumelles adossées, ou des demi-colonnes engagées. L'emplacement et la forme du support est étrange : avait-on prévu d'y faire reposer un arc voire plusieurs, par l'intermédiaire de colonnes et de chapiteaux

³³ Abbé SOL, 1943, p. 123-124.

³⁴ *Idem*, p. 145.

³⁵ Abbé SOL, 1942, p. 49-64.

³⁶ Cette dalle est déjà mentionnée par MAGRE B., « L'Isle-en-Dodon, châtellenie du Comminges », *Revue de Comminges*, 1881, p. 192-254, spécialement p. 192-197. Il signale que la plaque tombale se trouve dans le corridor de la maison d'école et qu'on y voit l'épithaphe de l'abbesse, morte en 1305. Elle est aujourd'hui dans une demeure privée. La réalisation de la dalle funéraire semble tout à fait contemporaine de la mort de l'abbesse.

³⁷ Sur la planche publiée par l'abbé SOL, 1943, p. 118-153, il s'agit de la fig. IV.

³⁸ L'abbé SOL parle d'une pierre jaune, dure, dite de Furnes, près de Salies du Salat.

³⁹ Sur la planche, il s'agit de la fig. I.

doubles ? S'agissait-il d'un arc doubleau placé à la base d'une voûte ? Peut-être pouvons-nous plutôt penser à deux arcs aveugles, voire deux arcs formerets placés à la base de voûtains.

A l'ouest de la base précédente, on trouvait également une base rectangulaire, sans décor, à l'exception d'un corps de moulure horizontal épousant les contours de la base et constitué de deux baguettes autour d'un cavet. Comme l'a remarqué l'abbé Sol, la partie antérieure est brisée⁴⁰. S'agit-il d'une base pour pilastre ? C'est possible : la partie saillante peut correspondre à un support accueillant la retombée d'un doubleau, les parties latérales à la retombée de nervures ou de formerets. L'auteur parle également des murs de l'étable, récente pour lui, dans lesquels a été réutilisée toute une série d'éléments d'architecture et de sculpture : un autre socle, identique en dimensions à celui, double, évoqué plus haut, des socles plus petits, en marbre, et à la décoration comparable. Surtout, il aperçoit « des fragments de nervures de voûtes, des pierres de voussure des portails, des restes des arcatures du cloître et des fenêtres⁴¹... ». Comme il semble l'indiquer, il pourrait s'agir d'éléments gothiques.

Cette dernière hypothèse est pour le moins séduisante au vu des « trois clés de voûte dont deux reposent sous une mince couche de terre à proximité de l'étable, tandis que la troisième, décorée de sculptures, a été déposée au pied d'une croix rustique au bord d'un chemin tout proche de l'abbaye⁴² ». Cette troisième clef se pare, au centre, d'« un oiseau de proie aux ailes ouvertes mais retombantes, presse dans ses serres un quadrupède sur lequel il se repose. Les deux bêtes se détachent sur un fond de feuillages qu'encadre une guirlande circulaire de trèfles stylisés ». Ce décor se retrouve également sur les bords de la partie centrale de la clef, de manière très originale. On remarque que les quatre départs des nervures sont bien visibles, formés de trois tores juxtaposés, celui du centre étant au-dessus des deux autres. Comme le propose l'abbé Sol, il faut peut-être associer à ces trois clefs le tambour ou « palmier de pierre abandonné devant une maison du village⁴³ ». Mais un examen plus précis ne semble pas permettre de relier ces différents éléments les uns aux autres. L'hypothèse de l'appartenance de ces éléments de qualité à une salle capitulaire est tout à fait plausible. La modénature du tambour, la forme des nervures et le décor de la clef pourraient correspondre à la 1^e moitié du XIII^e siècle, et donc à la consécration de l'église en 1231.

QU'EN EST-IL EXACTEMENT ?

L'examen des vestiges actuels ne se révèle pas en adéquation avec les descriptions ou les illustrations précédentes. En effet, une partie des pièces mentionnées par l'abbé Sol n'est plus visible aujourd'hui. Je pense notamment au bénitier du presbytère⁴⁴, aux deux murs perpendiculaires accompagnés d'un socle et de bases pour colonnes jumelles et d'un socle pouvant servir de base pour pilastres⁴⁵. Malgré mes investigations sur place, au lieu-dit « Le

⁴⁰ Sur la planche, il s'agit de la fig. II.

⁴¹ Abbé SOL, 1942, p. 62.

⁴² Sur la planche, il s'agit de la fig. V.

⁴³ Abbé SOL, 1942, p. 62. Il s'agit, sur la planche, de la figure VII.

⁴⁴ Sur la planche de l'abbé SOL, il s'agit de la fig. VI.

⁴⁵ Il s'agit des fig. IV, I et II.

Couvent », je n'ai pas pu voir ces éléments⁴⁶. C'est aussi le cas de la « croix gravée sur stèle de pierre⁴⁷ » et de la « retombée d'arêtes sur pilier⁴⁸ », impossibles à retrouver.

L'abbé Sol parle aussi d'un bâtiment agricole, l'étable, constellée d'éléments anciens parmi lesquels il reconnaît « des socles, des éléments de marbre, des fragments de nervures de voûtes, des pierres de voussure des portails, des restes des arcatures du cloître et des fenêtres ». Je n'ai pas dû voir le même édifice ! Le bâtiment existe bel et bien et semble avoir été construit au XIX^e siècle avec des matériaux provenant des édifices de l'abbaye : de très nombreuses briques ont été réutilisées de même que de la pierre de taille, principalement en grès jaune, très souvent associée à des blocs irréguliers, des moellons, peut-être issus du remplissage de murs préalablement détruits (Fig. 1). Parmi les éléments taillés, on aperçoit un grand tambour circulaire, des tronçons de colonnettes en marbre placés transversalement dans le mur à la manière d'une poutre, de très nombreux blocs moulurés ayant pu appartenir aux piédroits d'un portail. En revanche, si l'on a réutilisé dans l'édifice quelques fenêtres du XVIII^e siècle avec leurs piédroits, leur linteau et leur allège, rien ne semble attester la présence de « restes des arcatures du cloître et des fenêtres ». Dans l'étable, au sol, apparaissent quelques tronçons de colonnettes, en marbre des Pyrénées centrales, sans doute de Saint-Béat⁴⁹.

Ce type de colonnettes peut être associé à une base en grès pour colonnes doubles insérée dans un mur près de la demeure des propriétaires⁵⁰ (Fig. 2) : sur un socle rectangulaire qui a pu comporter des griffes d'angle apparaissent deux bases pour colonnes jumelles, moulurées d'un tore aplati largement débordant surmonté de deux cavets séparés par une baguette. L'arrière de la base, également mouluré, semble montrer que l'ensemble du bloc était engagé dans un mur ou dans un support⁵¹. Il pourrait s'agir, sans aucune certitude, d'un vestige du cloître de l'abbaye pour lequel une date autour de 1200 peut être envisagée.

En dehors d'un bloc demi-circulaire qui a pu constituer un tambour de colonne ou de demi-colonne, on trouve deux autres blocs ayant servi de base, peut-être pour les piédroits d'un portail. La mouluration y apparaît en revanche nettement gothique par la multiplication des corps de moulure et leur caractère nerveux. Des traces de griffes d'angle se distinguent encore ici et là.

Dans le recensement effectué par l'abbé Sol, un élément paraît avoir été oublié. Il s'agit d'un exceptionnel morceau de sculpture, la moitié gauche d'un chrisme dont la partie droite a disparu (Fig. 3). A première vue, il ne semble pas que le bloc ait été mutilé. Je pense plutôt, malgré le peu d'ampleur en largeur de la sculpture, que le chrisme a été réalisé sur deux blocs différents placés ensuite l'un à côté de l'autre. D'autre part, la moulure horizontale située à la base permet de penser qu'il s'agit là d'un emplacement pouvant correspondre à un

⁴⁶ Ces murs ont servi à la construction d'un garage. Ils sont aujourd'hui inaccessibles.

⁴⁷ Il s'agit de la fig. III.

⁴⁸ Il s'agit de la fig. VII.

⁴⁹ Elles mesurent autour de 12 cm de diamètre.

⁵⁰ Effectivement, les colonnettes citées précédemment sont trop étroites. La base double était faite pour accueillir des colonnettes de 15 cm de diamètre. On peut donc envisager qu'au moins deux types de bases étaient employés dans les bâtiments monastiques.

⁵¹ La base double mesure 54 cm de long sur 28 cm de large.

linteau. Enfin, le décrochement de la partie supérieure gauche permet d'imaginer l'insertion du chrisme au centre d'un tympan appareillé⁵².

Le chrisme était placé au centre d'un médaillon composé de petites feuilles recourbées vers l'intérieur et toutes marquées par une fine nervure en saillie, à la manière de petits annelets à l'antique. Surtout, le chrisme se révèle comme faisant partie d'un type très particulier, le chrisme trinitaire qui rend hommage au Christ, mais aussi au Père et au Saint-Esprit, comme on peut le voir, vers 1100, au tympan du portail ouest de la cathédrale de Jaca⁵³. Ce schéma se rencontre fréquemment des deux côtés des Pyrénées à l'époque romane, notamment en Gascogne, Comminges, Bigorre, Couserans, ...

Il s'agit donc, vraisemblablement d'une influence de l'art roman régional du XII^e siècle, voire même du début du XIII^e siècle qui apparaît ici. On notera que le chrisme est présent dans le monde cistercien comme en témoignent le chrisme trinitaire, aujourd'hui conservé chez un particulier, provenant sans doute de l'abbaye de Grandselve⁵⁴ et le tympan orné de ce motif du portail nord de l'abbatiale de Flaran, en Gascogne centrale, qui met en relation l'église avec la galerie orientale du cloître⁵⁵. En dehors du Midi de la France, on peut également citer le très beau chrisme placé au centre du portail occidental de l'abbatiale de Poblet, en Catalogne.

Dans son étude, l'abbé Sol indique l'existence d'une clef de voûte, « décorée de sculptures, déposée au pied d'une croix rustique au bord d'un chemin tout proche de l'abbaye⁵⁶ ». Je n'ai pas pu retrouver cette clef, reproduite sur l'une des planches de l'abbé Sol⁵⁷. Il est dommage qu'elle ait disparu puisqu'elle comportait un décor assez original : on y voyait un oiseau, peut-être un rapace, avec dans ses serres un petit animal qu'il avait fait prisonnier. Tout autour, on trouvait une guirlande végétale. Les départs des nervures y étaient encore visibles, constitués de trois tores dont celui du centre est plus large et plus haut que les deux autres. En revanche, une clef semblable est installée devant l'église paroissiale de Fabas, à droite du portail occidental. Laisseée dehors, elle est assez abîmée. Elle présente en son centre un médaillon évidé, à la bordure extérieure ornée de végétaux qui débordent d'ailleurs vers les tores. S'agit-il de la clef vue par l'abbé Sol ou d'une autre clef ?

L'abbé Sol parle ensuite de deux clefs de voûte qui « reposent sous une mince couche de terre à proximité de l'étable ». En fait, ce sont trois clefs qui sont aujourd'hui conservées sur place⁵⁸. En mauvais état, elles ne sont pas toujours faciles à examiner. La première (fig. 4), la plus mutilée, semble aussi la plus petite, avec une autre clef⁵⁹, par rapport à la troisième,

⁵² Un second examen permet également d'envisager que ce décrochement puisse être la conséquence d'une retaille postérieure.

⁵³ DURLIAT M., *La sculpture romane de la route de Saint-Jacques. De Conques à Compostelle*, Mont-de-Marsan, 1990, p. 243-249. Voir également FAVREAU R., *Les inscriptions du tympan de la cathédrale de Jaca*, dans *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1996, p. 535-560.

⁵⁴ *Grandselve, l'abbaye retrouvée*, ouvrage collectif, Mercuès, 2006, p. 176.

⁵⁵ Néanmoins, il ne s'agit pas d'un chrisme trinitaire.

⁵⁶ Abbé SOL, 1942, p. 62.

⁵⁷ Sur la planche de l'abbé SOL, il s'agit de la fig. V.

⁵⁸ On connaît donc quatre clefs, avec celle de l'église.

⁵⁹ Elles mesurent toutes les deux 40 cm de côté.

beaucoup plus volumineuse⁶⁰. C'est une clef pour voûte d'ogives quadripartites à la partie centrale ornée, aujourd'hui illisible. La deuxième des clefs, semblable en dimensions à la première, est elle aussi assez dégradée (Fig. 5). Son décor central n'est plus conservé en intégralité : un cordon circulaire recouvert par des feuilles lisses emprisonne des feuilles stylisées reliées à l'encadrement circulaire par de fines tiges, parfois détruites. C'est un décor très original qui met en opposition le fond creusé de la clef et les motifs végétaux en saillie.

Chacune de ces deux clefs présente des départs de nervure se composant d'un tore souligné d'un listel plat, comme on en rencontre beaucoup dans l'architecture gothique des XIII^e et XIV^e siècles, notamment dans les édifices méridionaux qui bénéficient de l'influence de l'architecture gothique capétienne. Justement, les monuments cisterciens du Midi ont joué un rôle capital dans l'adoption des formes gothiques, que ce soit dans le domaine de l'architecture que dans celui du décor sculpté⁶¹. A ce propos, les clefs de voûte de l'ancienne abbaye de Belleperche, aujourd'hui déposées au musée Ingres de Montauban⁶², présentent de nombreuses ressemblances avec celles de Fabas. Sur dix clefs de voûte, six concernent des voûtes quadripartites aux départs de nervures profilés de trois tores en amande avec un filet pour le tore central. Elles pourraient appartenir au XIII^e siècle, un peu avant le milieu du siècle pour l'une d'entre elles, après 1250 pour les autres.

En revanche, la troisième clef déposée à Fabas se démarque des deux précédentes. Elle est plus volumineuse, plus monumentale et ses nervures ne se croisent pas de façon régulière (Fig. 6). Si elle s'adapte bien à une travée quadrangulaire, il est possible que cette travée n'ait pas été carrée. La décoration centrale suit toujours le même schéma : un large médaillon floral accueille une grande fleur épanouie. Autour d'un bouton central en forte saillie, se déploient quatre pétales en forme de demi-palmettes disposées côte à côte, séparées par un vide et reliées par une tige qui forme un enroulement en forme de cœur autour d'elles. Le schéma est encore très roman et rappelle les feuilles fendues de la fin du XI^e siècle et du XII^e siècle qui ont connu un énorme succès dans la sculpture romane hispano-languedocienne. D'autre part, la modénature est différente puisque le méplat sur le tore central a disparu, ne laissant plus apparaître que trois tores bien dessinés dont celui du centre, plus gros et plus haut que les deux autres, a été privilégié pour constituer l'élément le plus dynamique du voûtement (Fig. 7).

Comme par miracle, on trouve, déposé à proximité, un voussoir en brique qui épouse parfaitement le profil des départs de nervure de cette troisième clef⁶³ (Fig. 8) ! On est donc bien dans un schéma constructif typique des constructions cisterciennes dans le Midi aux XII^e et XIII^e siècles puisque la clef est en pierre et les nervures en briques. La différence de profil entre la dernière clef et les deux précédentes n'est pas suffisante pour imaginer un important écart chronologique entre elles. La troisième clef est peut-être plus « cistercienne » par la présence des tores, par l'importance du décor sculpté végétal. Encore une fois, les

⁶⁰ Celle-ci mesure 76 cm de côté. Elle est d'ailleurs de mêmes dimensions que la clef déposée devant l'église.

⁶¹ Pour la Gascogne centrale, par exemple, BALAGNA C., 2000.

⁶² PRADALIER-SCHLUMBERGER M., *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique XIII^e-XIV^e siècles*, Toulouse, 1998, p. 27-28.

⁶³ Ce voussoir mesure 36 cm de côté.

comparaisons avec les clefs de l'abbaye de Belleperche apparaissent pertinentes et l'on peut également utiliser la clef de voûte découverte en 1974 et provenant de l'ancienne abbaye de Grandselve. Elle aussi présente des départs de nervure à trois tores⁶⁴.

Deux conclusions semblent se dessiner au vu de ces premières analyses. Tout d'abord, le matériel encore disponible semble correspondre à une large période située autour de 1200, comprenant les dernières décennies du XII^e siècle et la première moitié du siècle suivant. Cela pourrait coïncider avec la chronologie retenue, c'est-à-dire une fondation autour des années 1145, puis, dans la deuxième moitié du siècle, la construction des premiers bâtiments, en voie d'achèvement dans le courant du XIII^e siècle. Cela correspond au fonctionnement de la plupart des communautés cisterciennes méridionales⁶⁵. De plus, les matériaux employés sont également ceux que l'on rencontre dans les autres abbayes régionales de l'ordre cistercien : la brique est utilisée pour la construction des murs, les parements, le remplissage des maçonneries et la construction des voûtes d'ogives, principalement les nervures. La pierre locale, calcaire et grès, l'est aussi pour la construction et la décoration sculptée. Quant au marbre des Pyrénées centrales, il est aussi présent, au travers notamment des colonnettes.

Ensuite, il semble bien que les liens tissés entre Fabas et Belleperche au moment de la fondation de l'abbaye des moniales aient perduré au cours des décennies suivantes. En effet, la structure des clefs et leur décoration paraissent très proches des quelques vestiges de l'abbaye de Tarn-et-Garonne déposés au musée Ingres de Montauban⁶⁶. Doit-on en conclure que les éléments conservés sont contemporains de la consécration de l'abbatiale en 1231 et appartiennent à cette dernière ? C'est bien difficile à dire. En revanche, on peut dire que les clefs de voûte témoignent d'une véritable maîtrise des caractéristiques de l'architecture gothique autour du milieu du XIII^e siècle. En cela, l'abbaye de Fabas semble, au plan architectural et décoratif, tout à fait en phase avec les autres monuments cisterciens régionaux, notamment masculins.

⁶⁴ *Grandselve, l'abbaye retrouvée*, 2006.

⁶⁵ BIGET J.-L., PRADALIER H. et PRADALIER-SCHLUMBERGER M., 1986, p. 313-370. Pour la Gascogne, BALAGNA C., 2000.

⁶⁶ En cela, elles sont très différentes des clefs de voûte visibles, par exemple, à Berdoues, Flaran, Planselve, l'Escaladieu, ...

L'ANCIENNE ABBAYE DE L'Oraison-Dieu :

Ici, nous nous montrerons beaucoup plus prolixes. En effet, nous ne savons pratiquement rien, au plan monumental et artistique, de cette abbaye de moniales cisterciennes fondée dans l'actuelle commune de Saint-Hilaire, près de Muret, au sud de Toulouse⁶⁷. L'abbaye de l'Oraison-Dieu, ou *Oratio Dei*, aurait été créée par le comte de Comminges Bernard III (1153-1176), avec des religieuses provenant de Fabas qu'il aurait installées sur des terres incultes, des marécages situés à proximité de la forêt de Bouconne⁶⁸. Au sujet de la date de fondation, le flou subsiste puisqu'on donne, tour à tour, les dates de 1165 ou de 1167, voire les années 1155-1160⁶⁹. La première donation véritablement attestée ne date que de 1201. En tout cas, comme pour Fabas, l'abbaye a bénéficié de la protection des familles de l'aristocratie locale et surtout de l'aide de la famille comtale de Comminges⁷⁰. Il faut d'ailleurs signaler que la fondation répond peut-être à une volonté de mise en valeur du territoire, le Bas-Comminges étant un vrai carrefour commercial le long de la voie sous-pyrénéenne qui relie Toulouse au Béarn et qui est aussi un chemin transpyrénéen en direction de l'Aragon⁷¹.

En 1442 ou 1444, l'abbaye fut peut-être détruite par les Routiers qui écumaient la région. Justement, en 1444, les biens de l'abbaye furent incorporés à ceux de l'abbaye d'Éaunes, toute proche, et les moniales furent autorisées par les consuls de Muret à occuper une de leurs maisons, dans la ville. Il fallut attendre 1615 pour que certaines abbes tentent de relever leur abbaye en récupérant leurs biens⁷². Il leur fallut plusieurs dizaines d'années pour qu'elles puissent reconstituer leur patrimoine, lequel avait été en grande partie vendu dès le milieu du XV^e siècle par les cisterciens d'Éaunes⁷³. La résurrection de l'abbaye fut de courte durée puisqu'en 1761, la communauté des moniales fut unie à celle des Salenques, à Toulouse.

⁶⁷ La bibliographie qui concerne l'abbaye est beaucoup moins fournie que pour Fabas. Aux ADHG sont conservées plusieurs liasses de documents, classées sous la cote 203H, actuellement non consultable. Ce fonds concerne principalement la gestion du temporel de l'établissement monastique entre les XIV^e et XVIII^e siècles. Signalons que dans ce fonds, le document le plus ancien date de 1254. Parmi les sources imprimées, il faut citer la *Gallia Christiana*, t. XIII, col. 140-141, DEVIC dom C. et VAISSÈTE dom J., 1730, t. IV, p. 646 ; BEAUNIER dom et BESSE dom, *Abbayes et prieurés de l'ancienne France*, Ligugé-Paris, 1911, t. IV, p. 285 ; COTTINEAU dom L.-H., 1935, col. 2133 ; le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastique*, t. XVI, p. 301-305 ; VAN DER MEER F., 1965, p. 290. Puis, dans la bibliographie proprement dite, FONS V., *L'abbaye de l'Oraison-Dieu à Muret*, Toulouse, s.d. ; PRIN M., « L'ensemble lapidaire gothique du domaine du Galant », *Musée des Augustins, 1969-1984, nouvelles acquisitions*, Toulouse, 1984, p. 42-45 ; BOUSSAC G., « L'abbaye de l'Oraison-Dieu à Muret », *Revue du Patrimoine du Muretain*, 1999, p. 79-89 ; MASSENET H., *L'Oraison-Dieu, une abbaye de moniales cisterciennes en Comminges du XII^e au XV^e siècles*, mémoire de maîtrise, Université de Toulouse-Jean Jaurès, 2000 ; « L'abbaye de l'Oraison-Dieu à Saint-Hilaire, du XII^e au XV^e siècles », dans *Les Moniales cisterciennes du Comminges*, 2002, p. 57-82.

⁶⁸ MASSENET H., 2000, p. 27.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 60.

⁷⁰ Signalons qu'en 1249, le comte de Toulouse fit un don de cent marcs d'argent à l'abbaye, voir *Gallia Christiana*, t. XIII, col. 140.

⁷¹ *Idem*, p. 27-28.

⁷² C'est notamment le cas d'Anne de Saint-Elix, abbesse de l'Oraison-Dieu entre 1632 et 1664.

⁷³ MASSENET H., 2002, p. 76.

QUELS SONT LES VESTIGES ENCORE VISIBLES ?

A l'heure actuelle, plus rien n'est visible sur le site originel d'implantation de l'abbaye, à Saint-Hilaire. C'est au musée des Augustins, à Toulouse, que certains éléments d'architecture et de sculpture pourraient provenir de l'abbaye de l'Oraison-Dieu. Ils se trouvaient à quelques centaines de mètres du site de l'abbaye, au sein d'une vaste exploitation agricole, le domaine du Galant⁷⁴. En 1981, les propriétaires du Galant firent don de leurs objets au musée des Augustins : un pilier d'angle de cloître avec sa base et son chapiteau, un autre chapiteau de pilier d'angle, trois clefs de voûte, dont l'une est ornée en son centre d'une Vierge à l'Enfant, et quelques-autres éléments moins importants⁷⁵. L'ensemble pourrait appartenir à la première moitié du XIV^e siècle. Mais il y a quelques années, Maurice Prin a émis, avec des arguments très pertinents, quelques doutes sur la provenance de ces objets⁷⁶. En effet, le domaine du Galant appartient au XIX^e et au XX^e siècle à des propriétaires férus d'art médiéval, des collectionneurs qui ont peut-être eu la possibilité de rassembler chez eux des éléments d'architecture et de sculpture étrangers à l'Oraison-Dieu. D'autre part, on remarque de nombreuses ressemblances entre les éléments déposés au musée des Augustins et le cloître des Augustins lui-même. On sait que ce dernier ressemblait beaucoup au cloître du couvent des Carmes de Toulouse, disparu en 1808. Enfin, trois des clefs de voûte du Galant sont ornées des armes de Gaillard Tournier, seigneur de Launaguet, capitoul dans la deuxième moitié du XIV^e siècle. Il fut un important contributeur à la construction de la chapelle Saint-Martial et à l'entrée de l'église du couvent des Carmes. J'avoue que les arguments de l'auteur sont particulièrement séduisants, d'autant plus la sculpture gothique méridionale du XIV^e siècle que l'on voit dans le monde cistercien, chez les prémontrés et surtout chez les Mendians présente un caractère interchangeable, quasi-industriel dans son élaboration et son exécution⁷⁷. Donc, malgré la proximité du domaine du Galant et du site de l'ancienne abbaye

⁷⁴ PRIN M., 1984, p. 42-45.

⁷⁵ *Idem*, p. 42 : « un feston de pierre ayant appartenu à l'arcature d'un cloître, un tronçon de colonnette en marbre, un morceau de couvercle de sarcophage, un fragment de meneau de fenêtre d'une construction civile ». Ce dernier élément appartiendrait au XVII^e siècle.

⁷⁶ SAPÈNE B., « Saint-Hilaire (près de Muret). Est-ce l'abbaye de l'Oraison-Dieu ? », *Revue de Comminges*, 1965, p. 219, évoque, quant à lui, « deux belles clefs de voûte, une grande base de pilastre à colonnettes en marbre blanc, une colonne rectangulaire en marbre rouge et un très grand chapiteau orné de petites feuilles et d'un personnage ». L'auteur souligne l'importance de l'origine des objets, mais sans pousser plus loin l'analyse. Il faudra attendre PRIN M., 1984, p. 42-45.

⁷⁷ A ce propos, BALAGNA C., « Quelques chapiteaux romans et gothiques de l'ancienne abbaye de La Case-Dieu (Gers) », *Actes de la 21^e Journée des Archéologues Gersois, (Vic-Fezensac 1999)*, Auch, 2000, p. 100-133 ; « Le fonds lapidaire du musée des Beaux-Arts de Mirande (Gers) », *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LXI, 2001, p. 111-118 ; « Nouvelles découvertes de vestiges sculptés provenant de l'ancien monastère de La Case-Dieu (Gers) », *Actes de la 25^e Journée des Archéologues Gersois, (La Romieu 2003)*, Auch, 2004, p. 78-91 ; « A la redécouverte d'un important édifice médiéval de Gascogne centrale : l'ancienne abbaye de La Case-Dieu (Gers) », *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LXIV, 2004, p. 63-78 ; « Les éléments lapidaires de l'ancien cloître de Maubourguet (Hautes-Pyrénées) », *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LXVIII, 2008, p. 307-313 ; « Quelques remarques sur les éléments sculptés du fonds lapidaire de l'ancienne abbaye cistercienne de Berdoues (Gers) », *Bulletin de la Société Archéologique du Gers*, 2010, p. 260-289 ; « De nouveaux éléments lapidaires de l'ancienne abbaye de la Case-Dieu (Gers) », *Bulletin de la Société Archéologique du Gers*, 2012, p. 236-243 ; « Bases et chapiteaux inédits de l'ancienne abbaye de la Case-Dieu (Gers) », *Actes de la 1^{ère} journée de l'Archéologie et de l'Histoire de l'Art de l'Isle-Jourdain (2012)*, Auch, 2013, p. 34-40 ; « De nouveaux éléments lapidaires de l'ancienne abbaye de la Case-Dieu (Gers) », *Bulletin de la Société Archéologique du Gers*, 2012, p. 236-243.

de l'Oraison-Dieu, il est fort probable que les œuvres actuellement conservées au musée des Augustins ne soient pas issus de l'établissement des moniales⁷⁸. Signalons tout de même que le pilier d'angle et les chapiteaux pourraient tout à fait convenir à une abbaye cistercienne méridionale du XIV^e siècle. J'en veux pour preuve la galerie occidentale du cloître de l'ancienne abbaye cistercienne de Flaran, sans doute de la première moitié du XIV^e siècle, et tout à fait représentative de la production régionale contemporaine.

L'ANCIENNE ABBAYE DE GOUJON :

Quittons le Bas-Comminges pour la Gascogne et l'ancienne abbaye cistercienne de Goujon, située aux portes de Toulouse, à quelques kilomètres au sud de l'Isle-Jourdain, dans la commune d'Auradé. Au départ, s'y trouvait une communauté de prémontrés auxquels ont succédé des cisterciennes, dès avant 1167⁷⁹. Au départ, les chanoines semblent avoir fait l'objet de nombreuses donations de la part de seigneurs locaux. Pourtant, vers 1164 ou 1165, les hommes sont remplacés par des religieuses venues de l'Oraison-Dieu, fille de Fabas. Quelle est la raison de changement ? C'est aujourd'hui difficile à dire.

Les comtes de Comminges et de Toulouse semblent avoir participé à la prospérité de l'abbaye cistercienne⁸⁰. On signale d'ailleurs que deux filles des comtes de Comminges y prirent l'habit, et que l'une des deux en devint abbesse⁸¹. La guerre et les calamités, selon la *Gallia Christiana*, auraient entraîné la désolation de l'établissement monastique en 1450⁸², rattaché en 1454 à l'abbaye masculine de Planselve, près de Gimont. On remarque que la situation est donc identique à celle de l'Oraison-Dieu. On peut donc envisager que sa disparition date des années 1450 et soit la conséquence de la guerre de Cent Ans. Il semble

⁷⁸ Je remercie vivement Mme C. RIOU, conservateur au musée des Augustins, en charge des collections de sculptures, de m'avoir fait connaître les notices rédigées par D. CAZES et M. PRIN sur les œuvres provenant du domaine du Galant.

⁷⁹ COTTINEAU Dom L.-H., 1935, col. 1309, donne la date de 1165, sans justification. En revanche, LAPORTE P., « Monographie de la commune d'Auradé », *Bulletin de la Société archéologique du Gers*, 1915, p. 39, cite un document privé dans lequel la fille du seigneur de Fontenilles fit son entrée dans la communauté en qualité de première postulante le 25 mars 1165. Plus loin, il affirme que l'installation n'est pas postérieure à 1164, sur la foi de lettres dans lesquelles l'abbé prémontré de la Case-Dieu concède aux cisterciennes l'intégralité des possessions de la communauté précédente. BEAUNIER Dom et BESSE dom, 1911, t. IV, p. 291 apportent quelques éléments de bibliographie. Dans les sources imprimées, on consultera la *Gallia Christiana*, t. XIII, col. 88-90. On y apprend que l'église était dédiée à saint Laurent, sans doute dès l'époque des prémontrés. Plus tard, l'abbatiale cistercienne semble avoir été dédiée à la Vierge. On lira également FONS V., « L'abbaye de Goujon », *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, 1860, p. 335-343 ; GABENT P., « Goujon, abbaye et paroisse », *Revue de Gascogne*, 1895, p. 497-506 et 545-559 ; LAPORTE P., « Monographie de la commune d'Auradé », *Bulletin de la Société archéologique du Gers*, 1915, p. 13-58 (plus spécialement p. 38-58), 214-229 ; 1916, p. 94-115, 226-238 (p. 237-238) ; 1917, p. 124-141 (p. 136-138) ; LOUBÉS G., 1990 ; BAUDRACCO J., « L'abbaye de Goujon », *Les Moniales cisterciennes du Comminges*, 2002, p. 20-42.

⁸⁰ L'abbaye Sainte-Marguerite de Fontélie, à Lectoure, serait peut-être une fille de Goujon. La bastide de Saint-Sauvy, entre Mauvezin et Auch, fondée par Goujon vers 1274-1275, aurait accueilli un monastère... LAPORTE P., 1915, p. 41.

⁸¹ *Idem*, p. 40.

⁸² *Gallia Christiana*, t. XIII, col. 89.

tout de même que les bâtiments aient perduré jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Ils furent vendus le 12 août 1791, dont l'église, qui a presque entièrement disparu⁸³.

QUELS SONT LES VESTIGES ENCORE VISIBLES ?

Deux dalles funéraires, probablement des XIII^e et XIV^e siècles, furent retrouvées sur le site, en fort mauvais état. La plus ancienne rappelle le souvenir de l'abbesse *Longrua*, décédée en 1278, L'autre est celle de Bernard de Rupe ou de Rupé ou de Roque, chevalier, sans doute décédé à la fin du XIII^e ou au début du XIV^e siècle⁸⁴. Elles sont conservées au musée des Augustins à Toulouse⁸⁵. Ce sont des exemples tout à fait caractéristiques de la production de dalles funéraires dans la deuxième moitié du XIII^e siècle et la première moitié du XIV^e siècle.

Au plan monumental, il ne demeure que peu de choses de l'abbaye et ce qu'il reste pourrait appartenir à l'église. Cette dernière, sans doute très abîmée au XV^e siècle, existe toujours à la fin du XVI^e siècle. En effet, il semble qu'elle soit devenue une simple paroissiale et elle est d'ailleurs citée lors d'une déclaration de l'état de l'église en 1596⁸⁶. On mentionne dans un autre document, rédigé la même année, le mauvais état de la construction, ses murs en partie détruits, sa toiture arrachée, bref son aspect de ruine. Il est donc possible qu'elle ait été également abîmée pendant les guerres de Religion. On rappelle l'existence de quatre autels, dont on ignore l'emplacement⁸⁷. Vers 1730, on reconstruisit le clocher⁸⁸. L'église bénéficia néanmoins d'embellissements ponctuels, comme en témoigne le portail sud, peut-être du XVIII^e siècle (Fig. 9).

Le bâtiment rectangulaire qui servit d'étable et de grenier à foin à partir du XIX^e siècle correspond sans doute à une partie de l'église. Construit en briques, il est disposé dans le sens est-ouest, même si cela ne constitue pas une preuve suffisante. Dans sa partie supérieure, au nord-est et au sud-ouest, il est percé d'ouvertures qui sont sans aucun doute anciennes : celle du sud-est est petite et en plein cintre⁸⁹, celle du nord-est, également en plein cintre, est placée plus haut et comporte deux rouleaux concentriques, à la manière de certaines baies d'édifices de Gascogne centrale des XII^e et XIII^e siècles, notamment l'église de l'Hôpital Sainte-Christie, en Armagnac, qui date de la première moitié du XIII^e siècle⁹⁰. On peut donc proposer pour cette baie une réalisation datant de l'installation des cisterciennes à Goujon.

Le portail percé dans le mur nord de ce bâtiment est également conservé, même s'il a fait l'objet d'une restauration de qualité qui a tenté de lui redonner son caractère primitif (Fig.

⁸³ On parle en 1791 de l'église, du presbytère et du cimetière. Ces deux dernières mentions sont sans doute en relation avec le statut de paroissiale de l'ancienne abbatale. Le cimetière paraît avoir été installé au nord de l'église.

⁸⁴ LAPORTE P., 1915, p. 49.

⁸⁵ Elles ont été données au musée en 1862 par la fabrique de l'église d'Auradé. La plate-tombe de l'abbesse *Longrua* n'est exposée.

⁸⁶ LAPORTE P., 1915, p. 44.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 50.

⁸⁸ Ce clocher était encore visible en 1915. Aujourd'hui, il a complètement disparu.

⁸⁹ A droite de la baie, la restauration est bien visible et des traces d'arrachement se distinguent. On peut légitimement penser que le monument se prolongeait vers l'est.

⁹⁰ BALAGNA C., « L'influence des ordres hospitaliers et militaires dans l'émergence de l'architecture gothique en Gascogne et Toulousain », *Les ordres religieux militaires dans le Midi (XII^e-XIV^e siècles)*, 41^e Cahiers de Fanjeaux, Toulouse, 2006, p. 213-238.

10). Percé dans un faible avant-corps, il est de forme brisée, constituée de trois rouleaux concentriques moulurés reposant sur des colonnettes de briques par l'intermédiaire de chapiteaux en pierre calcaire de facture très sobre. L'archivolte, en briques comme les voussures, repose sur l'extrémité extérieure des chapiteaux les plus éloignés du centre. Sans tympan, ni linteau, il s'apparente à ces portails méridionaux du XIII^e siècle qui évoquent le passage progressif du roman au gothique⁹¹. On remarquera que les corps de moulure sont déjà gothiques : colonnettes et voussures, toriques, sont soulignées d'un méplat, les astragales des chapiteaux sont biseautés et les abaqes sont polygonaux. La forme de la corbeille, tubulaire, évoque tout à fait les recherches plastiques des cisterciens dans le domaine de la sculpture de chapiteaux, lesquels sont ici les témoins éloquents du dépouillement et de la rigueur cistercienne⁹². La forme du portail, la simplicité des chapiteaux préfigurent la belle façade d'entrée de la salle capitulaire de l'ancienne abbaye des Salenques, dans l'Ariège, dont nous parlerons plus loin et qui doit appartenir à la deuxième moitié du XIV^e siècle (Fig. 11). Signalons qu'à gauche du portail, à l'intérieur du bâtiment, une deuxième baie, quasi-identique à la précédente, est encore visible. Il pourrait peut-être s'agir d'un enfeu.

En dehors de ces éléments d'architecture qui permettent d'imaginer que nous sommes peut-être devant un morceau de l'ancienne abbatiale, sont conservés quelques très intéressants vestiges sculptés. Il s'agit tout d'abord de tronçons de colonnettes en marbre des Pyrénées centrales, dont le diamètre oscille autour de 12,5/13 cm de diamètre, qui ont pu faire partie d'un portail, d'un enfeu, d'une niche quelconque ou d'une galerie de cloître. Justement, on trouve aussi deux bases doubles, l'une en calcaire jaune, l'autre en calcaire gris. La première, presque entière, mesure 40 cm de long sur 24 cm de large et elle est conçue pour deux colonnes libres d'environ 13 cm de diamètre. On peut donc rapprocher, à mon avis, les morceaux de colonnettes et la base⁹³ (Fig. 12).

La structure de la base est simple : un socle rectangulaire, deux tores larges et aplatis associés aux angles à des griffes constituées de têtes de félins, bien reconnaissables, de forme triangulaire, dont les oreilles petites et pointues sont reliées entre elles par un décor couvrant faisant office de touffes de poils ou de crinière. On remarquera que la mouluration est différente de celle de la base de Fabas. La seconde base, plus abimée, en partie tronquée, est conçue pour des colonnes jumelles adossées et la base semble avoir été engagée dans un pilier (Fig. 13). En dépit de cette différence, les dimensions en longueur et en largeur, la mouluration générale et le décor des griffes sont identiques. On peut imaginer qu'elles aient appartenu au cloître de l'abbaye. Quelle date proposer ? Elles pourraient être de la deuxième moitié du XII^e siècle, voire même du début du XIII^e siècle. Une question se pose : appartiennent-elles à la construction des prémontrés de la Case-Dieu ou ont-elles réalisées après l'arrivée des moniales cisterciennes ? Cette dernière hypothèse paraît plus difficile à défendre en raison du caractère très décoré de ces bases par rapport à celles que l'on rencontre dans le monde cistercien régional dans la deuxième moitié du XII^e siècle et les premières

⁹¹ Je pense par exemple au portail occidental de l'église des Dominicains de Toulouse, daté de 1234, au portail sud de l'ancienne église Saint-Pierre des Cuisines, sensiblement contemporain, ...

⁹² BALAGNA C., 2000.

⁹³ Les traces rouges que l'on aperçoit sont peut-être dues à un incendie...

décennies du siècle suivant⁹⁴. Mais cette recherche ornementale toute relative ne doit pas être considérée comme un élément de datation absolu.

Parmi ces vestiges, un morceau de chapiteau est encore étudiable (Fig. 14) : son diamètre dans sa partie inférieure paraît correspondre à ceux des colonnettes et de la partie centrale des bases doubles. Son astragale est boudiné et son décor en fait une pièce romane. En effet, bien que partiels, deux animaux fantastiques, sans doute affrontés, se devinent encore par leur corps revêtu d'imbrications, leurs pattes griffues, leur corps ondulé. Encore une fois, l'œuvre paraît étrangère au monde cistercien par son décor animalier et même fantastique. Nous sommes devant une œuvre à la facture très proche de celle de la dernière sculpture romane méridionale, dans les dernières décennies du XII^e siècle. Ce qui est surtout intéressant, c'est la possibilité que ce chapiteau appartienne à l'époque des moniales. Cela signifierait que la sculpture cistercienne n'est pas obligatoirement dépourvue de figure animale, même si tous les monuments cisterciens régionaux proposent une sculpture essentiellement végétale. Si l'œuvre est « cistercienne », elle constitue un *unicum* dans l'art cistercien du Midi de la France.

Terminons cette évocation des vestiges sculptés de l'ancienne abbaye de Goujon par un élément de sculpture gothique. Il s'agit vraisemblablement de la partie supérieure d'une baie à remplages, plus précisément le haut du meneau central qui a dû séparer la baie en deux lancettes (Fig. 15). On voit sur les côtés le commencement des trilobes qui devaient surmonter les deux lancettes et au centre la partie inférieure d'un oculus polylobé dont on aperçoit les départs. Ce morceau de remplage du XIV^e siècle a pu appartenir à une baie de fenêtre de l'abbatiale, à une baie d'une galerie du cloître et même à une des baies de la façade d'entrée de la salle capitulaire. J'en veux pour preuve la façade d'entrée de la salle capitulaire de l'ancienne abbaye des Salenques, évoquée plus haut. En effet, les baies latérales, aujourd'hui béantes, présentaient des remplages, bien sûr disparus, mais dont les départs sont encore perceptibles (Fig. 16). On voit qu'à l'époque gothique les constructions cisterciennes sont tout à fait comparables à ce qui fait se fait au même moment dans d'autres édifices religieux, séculiers ou réguliers⁹⁵.

⁹⁴ BALAGNA C., 2000 et 2010, p. 260-289.

⁹⁵ Le cloître de l'ancien couvent des Augustins de Toulouse est un bon exemple de l'adoption des remplages de style rayonnant dans le Midi de la France au XIV^e siècle. Il est d'ailleurs fort possible que les réseaux des baies latérales de la façade d'entrée de la salle capitulaire des Salenques aient été très proches de ceux du cloître des Augustins. On peut aussi mentionner les magnifiques remplages de la façade d'entrée de la salle capitulaire, devenue plus tard chapelle Notre-Dame de Pitié.

L'ANCIENNE ABBAYE DES SALENQUES :

Le département actuel de l'Ariège était bien pourvu en abbayes cisterciennes féminines puisque quatre établissements y ont été fondés entre les XII^e et XIV^e siècles. Malheureusement, trois de ces communautés ont disparu sans laisser de traces. Il s'agit, tout d'abord, de l'ancienne abbaye de Marenx, située près du village du Carla, dans le canton du Fossat⁹⁶. Dédiée à la Vierge, elle aurait été fondée en 1159 par Raimond, évêque de Toulouse, sous les auspices de l'abbaye de Boulbonne⁹⁷. Au XV^e siècle, l'abbaye fut unie à Boulbonne, sans doute à cause des destructions subies au cours de la guerre de Cent Ans. Elle a totalement disparu.

Ensuite, on trouvait l'abbaye de Valnègre, ou *Vallis Nigra*, près du village de Saverdun, dans la vallée de l'Ariège. Les renseignements qui la concernent sont également ténus⁹⁸. Elle aurait été fondée vers la fin du XII^e siècle ou le début du siècle suivant par un seigneur local, Guillaume de Lissac qui en aurait fait don à l'abbaye de Boulbonne⁹⁹. Comme pour Marenx, l'abbaye aurait rejoint Boulbonne en 1431, sans doute après les ravages de la guerre de Cent Ans. Il n'en reste rien aujourd'hui¹⁰⁰.

Enfin, il existait une autre abbaye féminine de l'ordre de Cîteaux à Mirepoix, en dehors des remparts, à quelques dizaines de mètres de la célèbre bastide. Il s'agit de l'ancienne abbaye de Beaulieu, *Bellus Locus*, fondée en 1298 par Jean I^{er} de Lévis et son épouse, Constance de Foix¹⁰¹. Accueillant d'abord de simples bénédictines, l'abbaye fut rattachée à Cîteaux en 1319. Elle aurait été détruite dans les premiers temps de la guerre de Cent Ans, puisque rattachée à Boulbonne en 1370. Il semble que ce qu'il restait des bâtiments ait été donné au chapitre de la cathédrale de Mirepoix qui y installa sa maîtrise. A la Révolution, tout disparut. Il ne reste plus rien sur place.

⁹⁶ Nous ne savons que peu de choses sur cette abbaye. Voir *Gallia Christiana*, t. XIII, col. 88 ; COTTINEAU dom L.-H., 1935, col. 1745 ; VAN DER MEER F., 1965, p. 286.

⁹⁷ *Gallia Christiana*, t. XIII, col. 88.

⁹⁸ *Gallia Christiana*, t. XIII, col. 200-201 ; Fonds DOAT, BnF, vol. 85, f^o 261 et 317 ; DEVIC dom C. et VAISSÈTE dom J., 1730, t. IV, p. 851-852 ; BARRIÈRE-FLAVY C., *Histoire de la ville et de la châtellenie de Saverdun, dans l'ancien comté de Foix*, Paris-Toulouse, 1890 ; « L'abbaye de Valnègre », *Semaine catholique du diocèse de Pamiers*, 1902, p. 952-953 ; BEAUNIER dom et BESSE dom, 1911, t. IV, p. 334 ; COTTINEAU dom L.-H., 1935, col. 3289-3290 ; VAN DER MEER F., 1965, p. 300 ; BARRIÈRE-FLAVY C., *Histoire de la ville et de la châtellenie de Saverdun, dans l'ancien comté de Foix*, Paris-Toulouse, 1890 ; « L'abbaye de Valnègre », *Semaine catholique du diocèse de Pamiers*, 1902, p. 952-953.

⁹⁹ La première abbesse serait Jordane, mentionnée en 1206. La onzième et dernière abbesse est citée pour l'année 1432. C'est elle qui aurait œuvré pour le rattachement à Boulbonne. Voir *Gallia Christiana*, t. XIII, col. 200-201.

¹⁰⁰ BARRIÈRE-FLAVY C., 1902, 953, signale l'existence de décombres « près du ruisseau de l'Alzonne, sur la route de Saverdun à Unzent ». Je n'ai rien vu de ces ruines...

¹⁰¹ La bibliographie est peu importante : *Gallia Christiana*, t. XIII, col. 286 ; DEVIC dom C. et VAISSÈTE dom J., 1730, t. IV, p. 807 ; ROBERT F., *L'abbaye de Notre-Dame de Beaulieu, ordre de Cîteaux, à Mirepoix*, Foix, 1909 ; BEAUNIER dom et BESSE dom, 1911, t. IV, p. 306 ; COTTINEAU dom L.-H., 1935, col. 1861.

Il nous reste quand même quelques vestiges qui évoquent l'importante abbaye des Salenques, ou *Abundantia Dei*, dans l'actuelle commune des Bordes-sur-Arize¹⁰². Je ne rappellerai ici que les éléments historiques les plus pertinents pour mieux me consacrer aux vestiges encore visibles. L'abbaye est la plus tardive du groupe, puisqu'elle ne fut fondée qu'en 1351 par Gaston II de Foix et son épouse Éléonore de Comminges. En fait, la fondation eut véritablement lieu deux ans plus tard, en 1353, sous les auspices du nouveau comte, Gaston III dit Phébus, et de sa mère Éléonore. L'établissement, constitué au départ de religieuses venues de Fabas, fut installé dans la paroisse de Saint-Félix, sous la double protection de l'abbaye de Boulbonne et des comtes de Foix. L'abbaye eut, dès le départ, un grand prestige en accueillant la dépouille de la comtesse Éléonore, la fondatrice¹⁰³. Les travaux de construction durent immédiatement commencer : en effet, un texte du 12 octobre 1353 mentionne le privilège donné aux moniales de prendre du bois dans les forêts du comte pour « la bâtisse de leur couvent¹⁰⁴ ». Une nouvelle donation fut effectuée en 1368.

Si la communauté ne paraît pas avoir été abîmée pendant la guerre de Cent Ans, il n'en fut pas de même dans la 2^e moitié du XVI^e siècle. En effet, l'abbaye paraît avoir été détruite pendant les guerres de Religion, peut-être en 1570¹⁰⁵. Les moniales abandonnèrent ensuite le site pour se réfugier à quelques kilomètres de là, toujours dans le diocèse de Rieux, à Montesquieu-Volvestre¹⁰⁶. Vers 1630, les moniales reviennent aux Salenques après que des réparations ont été réalisées¹⁰⁷. En mars 1679, le roi Louis XIV autorise les religieuses à s'installer définitivement à Toulouse, dans la paroisse Saint-Sernin¹⁰⁸.

Il est possible que le plan conservé aux Archives départementales de la Haute-Garonne date de la période 1630-1679¹⁰⁹ (Fig. 17). Malheureusement, il n'est pas daté. Il permet tout

¹⁰² La bibliographie est assez importante et compte de nombreuses sources, conservées pour la plupart aux ADHG ou aux Archives Départementales de l'Ariège (désormais ADA). Aux ADHG, on consultera la série 202H qui comporte 133 liasses de documents pour la plupart modernes. Aux ADA, on consultera les séries H96, H97, H98, H99 qui concernent directement l'abbaye. Parmi les sources imprimées, il faut citer la *Gallia Christiana*, t. XIII, col. 141-143 ; DEVIC dom C. et VAISSÈTE dom J., *Histoire générale de Languedoc*, Paris, 1730 (1^{ère} éd.), t. IV, p. 645-646 ; BEAUNIER dom et BESSE dom, 1911, t. IV, p. 333-334 ; COTTINEAU dom L.-H., *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés*, Mâcon, 1935, col. 2932 ; VAN DER MEER F., *Atlas de l'ordre cistercien*, Bruxelles-Paris, 1965, p. 296. Puis, dans la bibliographie proprement dite, FONS V., *L'abbaye royale des Salenques*, Toulouse, 1865 ; PASQUIER F., *La détresse de l'abbaye des Salenques au comté de Foix en 1483*, Foix, 1894 ; DOUBLET G., « Le couvent des Dames Salenques, de l'ordre de Cîteaux, à Foix, au XVII^e siècle », *Annales du Midi*, 1896, p. 43-60 ; TOURNIER Cl. et ROZES DE BROUSSES J., *L'abbaye des Salenques*, Toulouse, 1937 ; LAVERGNE P., « L'abbaye des Salenques », *Les Moniales cisterciennes du Comminges*, 2002, p. 204-209.

¹⁰³ Elle fut enterrée dans l'abbatiale. ADHG, série 202H1, répertoire des titres de 1745, p. 1.

¹⁰⁴ *Idem*, p. 9.

¹⁰⁵ Les dates ont du mal à s'accorder. Si la plupart des auteurs, modernes et contemporains, évoquent les années 1570, 1571 ou 1574 (*Gallia Christiana*, t. XIII, col. 141), les sources manuscrites paraissent plus précises. Dans la série 202H109, on signale une destruction en 1570, directement suivie l'année suivante par une reconstruction du « couvent et de ses dépendances ». On signale même une demande de secours au roi. Des travaux de restauration sont donc signalés en 1571.

¹⁰⁶ Le transfert eut lieu semble-t-il immédiatement après les destructions. ADHG, série 202H77 : les documents conservés signalent que l'abbaye est complètement ruinée et démolie, de même que le moulin et les terres, détruites. Dans la série 202H77, des documents attestent la présence des moniales à Montesquieu en 1626-1628. Une première visite eut lieu dès 1609, série 202H59.

¹⁰⁷ FONS V., 1865.

¹⁰⁸ ADHG, série 202H2.

¹⁰⁹ ADHG, série 202H3, liasse 2-3.

de même de confronter l'état moderne avec les vestiges sur place. Si l'on se concentre sur les bâtiments religieux (Fig. 18), on devine plusieurs zones : à l'ouest, un jardin, accessible par un portail percé au sud, ce dernier donnant sur un long bâtiment orienté ouest-est situé au sud de l'abbatiale et relié à l'extérieur de la clôture par un nouveau portail méridional. A droite de ce portail, on aperçoit une chapelle, dédiée à saint Félix, qui pourrait être à nef à vaisseau unique et à sanctuaire semi-circulaire. S'agit-il d'un sanctuaire de pèlerinage ?, d'une chapelle dédiée aux hôtes ? En tout cas, on aura remarqué que cette modeste construction ressemble à « l'abbatiale », de plan similaire, mais aux proportions plus monumentales. L'abbatiale, ou « église du cloître » ne semble pas posséder de transept. On y accède par un portail percé au sud-est et relié à une basse-cour. Une chapelle à fond plat, semble-t-il, accompagne le sanctuaire au nord. Au nord de l'église, se trouve le cloître quadrangulaire et bordé à l'ouest, au nord et à l'est de longues ailes. Vraisemblablement, l'aile orientale a dû être liée aux activités religieuses en lien avec l'abbatiale. Du côté du cloître, une porte semble donner accès à une pièce située tout contre l'église¹¹⁰.

QUELS SONT LES VESTIGES ENCORE VISIBLES ?

De l'église, ne subsiste plus aujourd'hui que le mur nord, et pas dans sa totalité¹¹¹. En effet, des traces d'arrachements laissent envisager que l'église était, peut-être plus longue, en tout cas plus haute. Ce mur nord, construit de manière assez grossière, avec de nombreux moellons, des galets roulés et des briques, est percé de quelques baies d'origine, souvent remaniées. Il s'agit de fenêtres assez étroites, en pierre de taille, terminées en un simple trilobe (Fig. 19). L'examen de ce mur nord montre également l'ancrage de contreforts, aujourd'hui complètement détruits. On peut donc penser que la nef se composait, depuis l'angle nord-ouest jusqu'à l'aile orientale du cloître, d'au moins quatre travées. Enfin, quelques corbeaux de pierre, disposés sur une même ligne, rappellent l'existence de la galerie sud du cloître qui venait rencontrer le mur nord de l'église et qui devait être surmontée d'une simple charpente.

Une partie de l'aile orientale du cloître est encore perceptible (Fig. 20). Il en reste la façade d'entrée de la salle capitulaire, encadrée, à droite par un morceau de construction délabré¹¹², à gauche par un prolongement également ruiné. En revanche, courent à nouveau, du côté du cloître, les corbeaux servant à accueillir une partie de la charpente qui surmontait la galerie orientale de ce cloître. On remarque donc qu'en dépit des destructions, l'élévation des murs encore existants permet de mieux imaginer la disposition des bâtiments, même si, pour la partie supérieure, on ne peut plus que spéculer sur la présence d'un étage...

Si tout l'intérieur de la salle capitulaire est détruit, à tel point qu'il est impossible d'en imaginer le plan, la disposition et l'élévation, la façade d'entrée, probablement de la 2^e moitié du XIV^e siècle et contemporaine de la construction de l'église, permet d'apprécier la

¹¹⁰ Curieusement, cette porte ne paraît pas correspondre au portail de la salle capitulaire, pourtant toujours en place...

¹¹¹ Au XIX^e siècle, on utilisa le mur nord de l'ancienne abbatiale pour y adosser une maison de maître, appelée « le château des Salenques ». Cette construction disparut dans un incendie criminel en janvier 1997. Il n'en reste plus que des décombres, particulièrement évocateurs.

¹¹² Était-ce la sacristie ?

simplicité et l'élégance austère d'une mise en œuvre de qualité. On y a privilégié la pierre de taille dont les trois baies sont habillées, ce qui constitue un heureux contrepoint à la médiocrité ambiante du reste des murs. La division ternaire, avec le portail au centre et les deux baies latérales de même composition, obéit au schéma classique des façades d'entrée de salles du chapitre dans le monde bénédictin (Fig. 11, 16 et 20). De plus, tout évoque l'art gothique de la 2^e moitié du XIV^e siècle : les ouvertures en tiers-point, la présence de remplages, aujourd'hui disparus, les tores à listel, les tailloirs polygonaux, les corbeilles tubulaires, les astragales biseautés, les socles polygonaux à la mouluration nerveuse. Quant aux corbeilles lisses, assez originales, elles rappellent peut-être le caractère cistercien du lieu, également perceptible dans la simplicité des fenêtres de l'église.

CONCLUSION :

Au terme de ce travail, qui constitue à la fois un état des lieux et une analyse de nombreux éléments inédits, il est possible de faire émerger quelques points cruciaux. Tout d'abord, sur une zone géographique somme toute assez restreinte, on aura noté l'ampleur des fondations d'abbayes cisterciennes féminines, unique si on la compare avec d'autres espaces du Midi de la France. Cela tient sans doute en partie à la présence de communautés masculines déjà bien implantées dans la région et pouvant servir de modèles pour les fondateurs. D'ailleurs, on aura remarqué que certaines abbayes d'hommes, Belleperche et Boulbonne surtout, avaient été à l'origine des ces implantations. D'autre part, on se rend compte également du caractère prestigieux de ces fondations. Ce sont généralement les familles seigneuriales de la région, parfois même des comtes et des comtesses, de Comminges et de Foix surtout, qui sont à l'origine de ces abbayes féminines qui paraissent avoir constitué dès l'origine, des lieux d'inhumation privilégiés. De plus, les listes d'abesses, les textes et les éléments funéraires témoignent également de la présence de nombreuses jeunes filles nobles dans ces abbayes cisterciennes que leurs familles avaient contribué à fonder et à faire prospérer. Comme aux époques antérieures, l'intérêt et le dynamisme de l'aristocratie pour des fondations monastiques est particulièrement éclairant.

Ensuite, on aura noté que ces fondations se sont faites sur le temps long, entre le milieu du XII^e siècle et le milieu du XIV^e siècle. Cela signifie que l'ordre cistercien, son fonctionnement, sa spiritualité sont toujours conformes aux attentes des fondateurs en terme de prestige et de secours. Cela est d'autant plus exceptionnel que le Midi de la France s'est converti dès le début du XIII^e siècle aux ordres mendiants, remarquablement implantés dans les espaces urbains méridionaux. Je pense par exemple à la fondation mirapicienne réalisée par Jean I^{er} de Lévis et son épouse Constance de Foix. De plus, les cisterciens ont été également touchés par la croisade contre les Albigeois et l'on aurait pu penser que les familles de l'aristocratie méridionale se seraient détournées d'eux. Cela ne semble pas avoir été le cas.

Malheureusement, on peut se rendre compte que la guerre de Cent Ans et les guerres de Religion ont généralement sonné le glas de ces abbayes de femmes, le plus souvent isolées, sans doute mal défendues et accueillant des populations fragiles. C'est notamment pour cela que les vestiges conservés sont assez peu nombreux.

Néanmoins, ce qui est encore visible est significatif. Les communautés semblent avoir rapidement prospéré et les abbayes se sont rondement constituées au plan monumental. Les exemples très intéressants de Fabas, Goujon et des Salenques attestent sans trop se tromper des ressemblances artistiques avec les communautés d'hommes : l'église est bien entendu le centre de l'abbaye et elle se trouve associée à un cloître qui doit sans doute, comme aux Salenques, donner à l'est sur une salle capitulaire. Les vestiges sculptés nous montrent un répertoire caractéristique, à la fois du passage du roman au gothique, et d'un art gothique parvenu à son apogée. Les bases doubles de Fabas et de Goujon, réalisées autour des années 1200, évoquent un art de transition, tout comme le morceau de chrisme trinitaire dont le style et l'iconographie sont compatibles avec les œuvres que l'on rencontre dans les autres monuments, notamment non-cisterciens. Les belles clefs de voûte de Fabas, à la mouluration torique typique du monde cistercien, suggèrent aussi une parfaite adaptation aux techniques gothiques dès le début du XIII^e siècle. Quant aux matériaux, ils témoignent aussi d'un ancrage très local. En effet, calcaire, grès, galets roulés, briques se conjuguent savamment et devaient concourir à des jeux polychromes. Le marbre, encore visible çà et là, rappelle également l'utilisation de ce matériau dans les monastères d'hommes de la région.

Grâce aux quelques pistes lancées au travers de cette mise au point, gageons que les abbayes cisterciennes féminines de la région toulousaine auront quitté la pénombre relative dans laquelle elles étaient plongées et souhaitons que les vestiges remis en lumière concourront à mieux comprendre le contexte artistique dans lequel ils ont été réalisés.



Fig. 1 : Fabas, « Au Couvent », le bâtiment agricole.



Fig. 2 : Vestiges de l'abbaye de Fabas, base pour colonnes jumelles.



Fig. 3 : Vestiges de l'abbaye de Fabas, partie gauche d'un chrisme.



Fig. 4 : Vestiges de l'abbaye de Fabas, clef de voûte 1.



Fig. 5 : Vestiges de l'abbaye de Fabas, clef de voûte 2.



Fig. 6 : Vestiges de l'abbaye de Fabas, clef de voûte 3.



Fig. 7 : Vestiges de l'abbaye de Fabas, clef de voûte 3, détail.



Fig. 8 : Vestiges de l'abbaye de Fabas, un voussoir de brique adapté à la clef 3.



Fig. 9 : Vestiges de l'abbaye de Goujon, ancienne abbataiale ?, le portail sud d'époque moderne.



Fig. 10 : Vestiges de l'abbaye de Goujon, ancienne abbatiale ?, le portail nord.



Fig. 11 : Les Bordes-sur-Arize, ancienne abbaye des Salenques, détail de la façade occidentale de la salle capitulaire.



Fig. 12 : Vestiges de l'abbaye de Goujon, une base double.



Fig. 13 : Vestiges de l'abbaye de Goujon, la seconde base double.



Fig. 14 : Vestiges de l'abbaye de Goujon, le chapiteau.



Fig. 15 : Vestiges de l'abbaye de Goujon, l'élément de remplage gothique.



Fig. 18 : Les Bordes-sur-Arize, ancienne abbaye des Salenques, mur nord de l'ancienne abbatiale, détail.



Fig. 19 : Les Bordes-sur-Arize, ancienne abbaye des Salenques, vue partielle, depuis l'ouest, de l'aile orientale des bâtiments monastiques.

Légende des illustrations

Fig. 1 : Fabas, « Au Couvent », le bâtiment agricole. (Cliché C. Balagna)

Fig. 2 : Vestiges de l'abbaye de Fabas, base pour colonnes jumelles. (Cl. C. Balagna)

Fig. 3 : Vestiges de l'abbaye de Fabas, partie gauche d'un chrisme. (Cl. C. Balagna)

Fig. 4 : Vestiges de l'abbaye de Fabas, clef de voûte 1. (Cl. C. Balagna)

Fig. 5 : Vestiges de l'abbaye de Fabas, clef de voûte 2. (Cl. C. Balagna)

Fig. 6 : Vestiges de l'abbaye de Fabas, clef de voûte 3. (Cl. C. Balagna)

Fig. 7 : Vestiges de l'abbaye de Fabas, clef de voûte 3, détail. (Cl. C. Balagna)

Fig. 8 : Vestiges de l'abbaye de Fabas, un voussoir de brique adapté à la clef 3. (Cl. C. Balagna)

Fig. 9 : Vestiges de l'abbaye de Goujon, ancienne abbatiale ?, le portail sud d'époque moderne. (Cl. C. Balagna)

Fig. 10 : Vestiges de l'abbaye de Goujon, ancienne abbatiale ?, le portail nord. (Cl. C. Balagna)

Fig. 11 : Les Bordes-sur-Arize, ancienne abbaye des Salenques, détail de la façade occidentale de la salle capitulaire. (Cl. C. Balagna)

Fig. 12 : Vestiges de l'abbaye de Goujon, une base double. (Cl. C. Balagna)

Fig. 13 : Vestiges de l'abbaye de Goujon, la seconde base double. (Cl. C. Balagna)

Fig. 14 : Vestiges de l'abbaye de Goujon, le chapiteau. (Cl. C. Balagna)

Fig. 15 : Vestiges de l'abbaye de Goujon, l'élément de remplage gothique. (Cl. C. Balagna)

Fig. 16 : Les Bordes-sur-Arize, ancienne abbaye des Salenques, détail de la façade occidentale de la salle capitulaire. (Cl. C. Balagna)

Fig. 17 : ADHG, série 202H3, plan anonyme et non daté, XVII^e siècle ? de l'ancienne abbaye des Salenques. (Cl. C. Balagna)

Fig. 18 : Les Bordes-sur-Arize, ancienne abbaye des Salenques, mur nord de l'ancienne abbatiale, détail. (Cl. C. Balagna)

Fig. 19 : Les Bordes-sur-Arize, ancienne abbaye des Salenques, vue partielle, depuis l'ouest, de l'aile orientale des bâtiments monastiques. (Cl. C. Balagna)